

Devinant les marches du perron, sous l'épais tapis de mousse, de feuilles, de branches de toutes sortes, mortes ou vivantes, qui les recouvraient, je parvins à les franchir.

J'arrivai à la porte principale.

Je collai mon oreille à la serrure.

Tout était sombre au dedans.

Je quittai alors cette porte comme j'avais quitté la grille de l'avenue, je fis le tour et, gravissant cinq marches qui menaient à une espèce de plateau vers la droite de l'exploitation, j'eus les fenêtres de son rez-de-chaussée à une hauteur qui n'est facilement permis d'explorer du regard l'intérieur des appartements, si ces fenêtres n'avaient point été garnies de solides persiennes, que le lierre avait également envahies.

Écartant alors les feuilles du gigantesque grimpant, j'examinai ces cloisons dont la présence surexcitait encore l'ardeur de ma curiosité, et je ne tardai pas à découvrir une persienne mal close, retenue seulement par les branches contournées de l'arbre.

Je la dégageai de ses liens, puis je tirai à moi.

Le jour pénétra dans l'intérieur. Je vis au travers des carreaux barbouillés de poussière, une chambre tendue d'étoffe sombre, dont la couleur primitive devait avoir été grenat, mais qui, roussie par l'humidité et le temps, avait pris une teinte fauve, irrégulière et sans détermination précise dans le vocabulaire des tons.

C'était là tout ce que je pus distinguer, mais j'étais en trop beau chemin pour m'arrêter. Je trempai mon mouchoir dans un petit fossé creusé par les pluies et au fond duquel les ardeurs du soleil d'août avaient laissé un peu d'eau, et je frottai la vitre, avec une certaine impatience. Je poussai un cri : cette vitre, mal fixée, et que le mastic, rendu insuffisant par le temps, ne maintenait plus dans ses rainures, avait cédé sous ma pression et venait de se briser en tombant à l'intérieur. Passer la main par l'ouverture du carreau, tourner l'espagnolette, qui céda plus facilement que je ne l'espérais, ouvrir la fenêtre au large et sauter en dedans, ne fut pour moi que l'affaire d'un instant.

J'étais dans une chambre à coucher ; tout s'y trouvait dans un ordre parfait ; aux murs, des armes et des tableaux ; sur le parquet, un tapis moelleux ; dans l'ensemble, une grande rigidité assombrissant un luxe du meilleur goût.

Tels étaient les principaux détails que je remarquai d'abord. Évidemment, cette chambre était celle d'un homme : des livres garnissaient une étagère.

Une brise légère caressa mon visage.

C'était un courant d'air d'été frais et suave, un vrai baiser parfumé de l'aquilon.

Cherchant d'où venait cette brise, je remarquai alors en face de moi et du lit à colonnes une croisée restée close, dont également un des carreaux était brisé en partie à la hauteur de l'espagnolette.

Le trou fait dans la vitre avait dû y être pratiqué au moyen d'un coup sec frappé à l'aide d'un corps dur, et ce coup ne pouvait avoir été donné de l'extérieur, car des morceaux de verre jonchaient encore le tapis.

À l'une des aspérités aiguës de la brisure irrégulière pendait un petit morceau de peau que j'examinai avec attention après l'en avoir détaché. Noircie par le temps, cette peau était un morceau du doigt d'un gant judis blanc, sur lequel étaient brodés de petits signes cabalistiques, noirs et rouges.

Ce doigt était mignon et n'avait pu appartenir qu'à une main de femme.

Décidément, tout était étrange dans cette demeure déserte.

En poursuivant mes recherches, j'aperçus un bougeoir sur une commode de Boule. C'était en ce moment pour moi une véritable trouvaille.

Complètement déterminé à visiter le château du haut en bas, et ne désirant aucunement recommencer contre les persiennes la lutte que le lierre m'avait forcé à engager avec celle par laquelle j'avais pénétré, je tirai de ma poche le briquet qu'en ma qualité de fumeur je porte toujours sur moi, et à la cinquième allumette, je parvins enfin à faire briller la flamme au bout de la bougie dont l'humidité n'avait guère plus respecté la mèche que le reste.

J'éclairai alors le fond du lit, plongé dans le fond de l'alcôve ; je découvris un point de la tapisserie où la tenture avait été arrachée.

Ce point se trouvait entre les deux colonnes du côté de la tête, à une légère hauteur de celle-ci.

J'approchai la lumière, et je demeurai stupéfait en reconnaissant que la déchirure avait été faite par une balle venue de bas en haut, et qui, par conséquent, avait dû partir d'une arme tenue par une personne couchée.

Le plomb avait pénétré assez profondément dans la pierre ; mais, en grattant avec mon couteau et en élargissant la cavité, je ne tardai pas à le mettre à découvert. La balle était oxydée, du sang caillé la maculait. Elle avait donc dû traverser un corps humain, avant d'arriver là. Et, vu la position du projectile par rapport au lit, la partie de ce corps ne pouvait être que la tête.

En effet, étant parvenu à extraire cette balle de la muraille, j'y distinguai, incrustés dans les aspérités, formées par son aplatissement, quelques cheveux noirs et courts ; puis, en promenant la lumière autour de l'endroit entamé, je remarquai de nombreuses tâches dont les rideaux étaient également couverts.

La réunion de tous ces sinistres détails ne laissa aucun doute dans mon esprit. Un homme, évidemment, s'était brûlé la cervelle sur ce lit.

J'en avais vu assez en cet endroit. J'ouvris une porte qui, par un vestibule élégant, me fit pénétrer dans une salle spacieuse, luxueusement meublée, et qui me parut être le salon du château.

Le meuble principal de cette pièce était un Erard à quene en palissandre sculpté. Je l'ouvris ; mais, pour rien au monde, je n'eusse posé les mains sur son clavier.

Ce piano n'avait rien d'étrange pourtant, mais il me semblait qu'au moindre toucher il rendrait une plainte douloureuse, cri lamentable d'un sinistre passé. Je respectai le silence qui l'environnait. Un casier rempli de partitions occupait la droite du piano.

Des lettres d'or indiquaient le titre de chacune d'elles. Sur le verso des couvertures, trois lettres formaient un chiffre élégant. C'étaient un C, un D et un A artistement enlacés. Le C signifiait Clotilde sans doute. Le casier contenait les principaux chefs-d'œuvre des maîtres : Gluck, Meyerbeer, Rossini et Weber.

De grands vases de Chine, surmontaient d'élégantes consoles en bois doré. Des rideaux de soie claire garnissaient les croisées. Des jardinières, dont les plantes étaient mortes, remplissaient leurs embrasures.

Ce salon, ouvert à la lumière, devait être d'une gaieté charmante.

Je regagnai le vestibule et m'engageai dans l'escalier. Au second étage du château, où je montai d'abord, ma